

Henri Lefebvre

Pyrénées, rencontre

L'Atlas des Voyages, Lausanne, 1965

(voici le premier chapitre pour inciter à lire le livre entier disponible chez l'éditeur Cairn ou chez les bouquinistes.)

Chapitre premier

Dialogue introductif

Personnages:

Olivier, publicitaire parisien, L'auteur

La scène se passe à Navarrenx (Basses-Pyrénées) où l'auteur, disposant des mois d'été, se propose d'écrire un livre sur les Pyrénées. Olivier vient l'y rejoindre pour quelques jours. Il se sent en vacances; il a l'œil vif, l'esprit ouvert, libre, gai, bienveillant. Il fait chaud, les volets sont fermés. L'auteur, sociologue de métier et quelque peu philosophe, a devant lui une pile de bouquins et des feuilles de papier blanc; l'une d'elles se couvre de dessins qui pourraient intéresser un psychanalyste. Nous désignons ces deux interlocuteurs par les initiales O. et H.

O. — Salut, philosophe!

H. — Bonjour, ingénieur des âmes!

O. — Comment vas-tu?

H. — Moyennement bien.

O. — Ah ! Ah ! Je m'en doutais. Le soleil t'a doré, et pourtant tu as le front sourcilleux, le regard inquiet. Qu'est-ce qui ne va pas ?

H. — Tout va. Tout. Sauf ça. (Il se gratte la tête en montrant les feuilles blanches et les livres.)

O. — Pas grave. Tu devrais t'arrêter. Mets ce papier dans un tiroir. Laisse le temps couler. A propos, qu'est-ce que tu entreprends ?

H. — Un livre sur les Pyrénées.

O. — Il s'agit d'un guide ?

H. — D'un guide parmi les hommes.

O. — Tu projettes une étude scientifique ? Géographique ? Sociologique ?

H. — Non. De ces points de vue, il y a déjà dix, vingt, cent livres sur les Pyrénées.

O. — Tu vas écrire quelque chose de littéraire ?

H. — Je voudrais que ce soit solide sans pédanterie, lisible sans facilité, écrit sans littérature.

O. — La quadrature du cercle ! un rêve d'adolescence ! Mets-toi donc bravement à l'ouvrage. Compose un livre philosophique. Tu es philosophe.

H. — Pas exactement.

O. — Sociologue ?

H. — Pas davantage.

O. — Bizarre. Tu joues à l'inclassable. Aie donc le courage d'être ce que tu es. A mon avis, tu aurais mieux à faire aujourd'hui qu'un livre sur ton pays. Premièrement, la pensée du philosophe se situe dans l'universel. Tu rétrécis ta pensée en réfléchissant sur une région. Tu déchois de l'universel dans le particulier. Secondement, les philosophes mûrissent avec lenteur. Ne te laisse pas détourner. Je te parle en ami. Il y a déjà, tu le disais à l'instant, cent bons livres sur les Pyrénées, des guides bien faits, des traités remarquables, des recueils historiques parfaitement informés, des albums de photos superbes. Laisse tomber. Qu'un autre, un spécialiste, s'en occupe.

H. — Merci, Olivier. Merci. Je ne t'obéirai pas. J'écrirai ce livre. Et d'abord je vais te répondre. C'est vrai que je fais de la philosophie, comme on dit, et pourtant je me sens loin des philosophes. Je n'aime pas beaucoup leurs tensions incertaines, les fausses hardiesses de leur pensée et leur façon de réfléchir dans un frêle miroir ce que j'appelle la *praxis*. Ils m'amuse et m'agacent quand ils s'efforcent de rejoindre le réel après l'avoir écarté. Le mal qu'ils se donnent pour tout enfermer dans le Système ne m'attendrit pas. J'ai traversé la philosophie, je me situe au-delà.

O. — Dans la connaissance de l'humain ? Dans les sciences sociales ?

H. — Je n'aime pas la lourdeur des sociologues. Leur façon de parler des êtres humains. Leur manque de style, ne me plaisent pas. Ils se figurent travailler dans l'humain. Ils n'en atteignent jamais qu'un morceau et pas toujours le meilleur. Donnez-leur une fleur, ils la flétrissent; un fruit, ils le meurtrissent. Donnez-leur une œuvre, ils ne la comprennent pas. A peu d'exceptions près, ils sont à l'opposé des philosophes : robustes et étroits, sans ampleur, sans horizon, sans vraie culture. Ils rapetissent ce qu'ils touchent. Ils ne le déforment pas seulement, ils l'épaississent. Et je ne parle pas des psychologues ou des historiens spécialisés !

O. — Alors ?

H. — Eh bien ! je m'établis dans le mouvant. Je glisse entre les stabilités et je nargue les statues ou les statuts. Prends comme tu voudras l'orthographe de ce mot. Je ris à l'éphémère. L'ironie est mon élément. Tant de gens croient que les choses sont ce qu'elles sont, rien de plus, et ils y trouvent du contentement ! Je montre que ni les choses ni les gens ne sont ce qu'ils paraissent, et qu'ils ne paraissent pas ce qu'ils sont, qu'il y a toujours autre chose, que les stabilités sont apparentes, que les statues et les statuts meurent aussi. En même temps je prétends me rapprocher d'une certaine vérité d'ailleurs très relative : le quotidien. Je cerne ce réel présent et fuyant,

l'homme quotidien. La critique du quotidien, c'est pour moi, à travers l'infinie complexité des faits et des hommes, un fil conducteur.

J'en viens maintenant à l'autre point de ton argumentation. A travers le particulier, je veux dire à travers l'analyse critique du particulier, je prétends atteindre le général et retrouver l'universel. L'être quotidien, l'homme de la praxis, est toujours particulier.

O. — Moi, je n'ai jamais bien compris ce que tu nommes le quotidien...

H. — Tu n'es pas le seul. C'est trop simple. Les uns ne comprennent pas parce qu'ils sont dedans. D'autres ne comprennent pas parce qu'ils ont pour occupation d'agir sur le quotidien avec des techniques qui présupposent un certain dédain. Avec la publicité, pas vrai, tu manipules les gens, que tu le veuilles ou non, que tu la veuilles honnête ou pas...

O. — Mais il devient agressif !

H. — Le quotidien ! Les positivistes veulent seulement l'inventorier. Ils dénombrent les objets et les situations; ils les classent. Ils cherchent des catégories bien définies pour les actes humains, des plus banals aux plus rares. Ils ne vont pas plus loin, ici comme ailleurs. Ils s'abstiennent de toute critique. Ils discutent sur les rôles, sur les statuts. Quant aux philosophes, lorsqu'ils s'en occupent, ils le déprécient et le rejettent en bloc. L'être humain, bon gré mal gré, se réalise dans le quotidien; et, s'il ne peut s'y accomplir, il s'y égare et s'y perd. Aujourd'hui il s'y perd. Donc changeons la vie. Je passe, Olivier, entre deux écueils. Comme un sociologue positif, j'étudie le quotidien ; mais je ne mets pas dans l'ombre la trivialité des actes et des situations, la tristesse des choses qui ne sont que ce qu'elles sont, la pesanteur des significations banales. Par contre, je ne pense pas qu'il faille se réfugier dans les profondeurs de l'ontologie. Je veux un programme de transformation du quotidien. Tu vois bien que je ne suis ni philosophe ni *social scientist*. Inclassable.

O. — Et tu n'en es pas peu fier... Dis donc, si nous revenions à nos moutons. C'est le cas de le dire. Les Pyrénées ! Les Pyrénées !

H. — Ce livre ? J'ai envie de l'écrire. J'en ai besoin. J'en ai le désir très profond. Avec ce pays, j'ai des comptes à régler. Comme avec Pascal ou Descartes ! J'y ai mes racines. Je dois m'en délivrer et m'y enraciner plus profondément. L'un ne va pas sans l'autre. A ce pays, je suis attaché, c'est-à-dire lié, ligoté. Je l'aime et le déteste. J'ai avec lui ce rapport ambigu qui relie à ce que l'on connaît trop bien : la famille, le père, la mère.

O. — Tu veux couper le fil.

H. — Je ne sais pas.

O. — Qui m'a raconté l'histoire du cerf-volant ? Il s'élevait dans la brise et le soleil. Fier de lui. Il se disait : « Ah! si seulement il n'y avait pas cette ficelle qui me retient...

H. — Non, Olivier. Pas couper. Allonger. Alléger. Je pense aussi que ce lien ambigu me met en bonne position pour comprendre ce que d'autres, trop attachés et trop enracinés, ou trop détachés et déracinés, ne peuvent pas

comprendre. Celui qui passe sa vie à couper les liens et à les tresser plus fins, à s'éloigner de la source et à quêter sa fraîcheur, quelle intimité plus profonde que la sienne avec l'originel ? Je ne connais rien au monde mieux que cette région. Il me semble que personne ne la connaît mieux que moi. Je l'ai parcourue dans tous les sens et par tous les moyens. J'en sais les forces et les faiblesses, les qualités et les défauts, les horizons et les bornes. Remarque bien, Olivier, comment en parlant il m'arrive de passer des termes qui qualifient la terre à ceux qui découvrent l'humain. Ces terres, j'en ai sur les lèvres les saveurs, dans le souffle les odeurs et les parfums. Les boues, les cailloux, les mottes herbeuses, les montées et les descentes de ces montagnes, je les ressens dans mes jambes et mes pieds. Mes yeux ont retenu les nuances de la lumière. Je crois que cette expérience prolongée et toujours creusée m'a livré quelques vérités bien dissimulées. Et je veux aller encore plus loin. Il m'a semblé parfois approcher du fond de la présence ou des présences, aux abords de l'original et de l'originel. J'ai cru parfois atteindre l'être humain. Etait-ce une illusion ? Excuse-moi, Olivier, je réfléchis à haute voix devant toi... Ce pays, je le connais mieux que les gens qui l'habitent, précisément parce que je l'ai quitté. Pour aller ailleurs.

O. — Dans la Babylone moderne.

H. — Tu continues à me provoquer. Non. Pas seulement à Paris. Ailleurs dans la conscience et dans la pensée. Ailleurs dans le monde. Je veux dire dans le mondial, dans le marxisme, dans la philosophie, dans les sciences parcellaires de l'homme.

O. — Alors tu dois choisir pour parler de ton pays natal un point de vue, une mise en perspective. Tu ne peux pas parler de tout. Le point de vue du témoin privilégié ? On te contestera ce droit. Il vaudrait mieux peut-être que tu prennes un thème... Je cherche le mot... Un thème anthropologique. C'est-à-dire relatif à une conception de l'homme dans son rapport avec le monde, la vie, la nature. Tu illustrerais ce thème par des exemples pris dans l'environnement. A propos, connais-tu ces livres qui datent de la belle époque où l'on allait chercher l'exotisme dans les Pyrénées, où l'on y voyageait comme aujourd'hui à Bali et demain dans la lune ? Chateaubriand et son Occitanienne, Victor Hugo, Taine. Nous les lûmes dans notre jeune temps.

H. — Je les ai relus, ces textes célèbres. Ils datent du temps où l'on venait respirer un air de liberté, loin de Paris, dans les Pyrénées. Pas seulement les eaux et le bon air, mais la Liberté. Voilà les carnets de Ramond, l'intermédiaire entre Rousseau et les romantiques. Les Pyrénées ont joué un rôle dans le romantisme et sa formation. Elles me plaisent aussi pour ça. Pourtant, tous ces écrits nous paraissent aujourd'hui lointains, un peu ridicules.

O. — Tu as peut-être tort.

H. — Non, mais écoute-moi ça. Je prends au hasard. Monsieur Taine raconte son arrivée à Luchon. Je lis : « La route qui y conduit est bordée de vignes,

dont chaque pied monte à un arbre, orme ou frêne, les couronne d'une fraîche verdure et laisse retomber ses feuilles et ses vrilles en panache. La vallée est un jardin étroit et long entre deux chaînes de montagnes. Sur les basses pentes sont de belles prairies, où les eaux vives courent, aménagées dans des rigoles arroseuses, lestes et babillardes. Les villages sont posés sur la petite rivière. Des ceps montent le long des murs poudreux. Des mauves, droites comme des cierges, lèvent au-dessus des haies leurs fleurs rondes, brillantes comme des roses de rubis. Des vergers de pommiers passent à chaque instant des deux côtés de la voiture. Des cascades tombent de chaque anfractuosité de la chaîne, entourées de maisons qui cherchent un abri. La chaleur et la poussière sont si grandes que l'on est obligé à toutes les sources qu'on rencontre de laver avec une éponge les narines des chevaux... » Je m'arrête. Ça me tape sur les nerfs.

O. — Ce n'est pas mal écrit. On ne peut plus écrire ainsi parce qu'on ne peut plus décrire ainsi. Nous avons vu trop de photos, trop de reportages sur tous les pays du monde. Pour ce temps-là, c'était bien.

H. — C'est supérieurement écrit. C'est «écrit». M. Taine, on le prit pour un grand penseur et pour un grand écrivain. Qui ? Les gens. Ceux de son temps, de son milieu, comme il aurait dit lui-même. Ce texte est plat. Je ne reconnais pas la vallée de Luchon. Je ne l'imagine pas d'après M. Taine comme elle était il y a un siècle. Je ne la vois pas par ses yeux. M. Taine se veut précis. Il se prétend sec, dépouillé. Il montre : les fleurs, les vignes, la vallée, les prés et les maisons. Pas de vibration. Rien de caché qui se révélerait devant l'écrivain par ses yeux ou sa parole. Il transmet des sensations, des caractéristiques. M. Taine s'en tient à la littéralité, à la pure dénotation, comme précisent les linguistes. A l'objectalité, comme disent certains. Eh bien ! c'est une illusion. Tout cela est vague, vague. «*Des mauves. Des vergers. Des maisons. Des villages. On est obligé...* » Qui ça, on ? Les voyageurs ? Les palefreniers ? Le conducteur ? De quelle voiture ? Diligence ? Voiture particulière ?

«Chaque anfractuosité... » Tous les dix pas des cascades qui arrosent pour les rafraîchir des paquets de maisons ? Pas d'hiver dans ce pays... M. Taine, quand il veut divertir et s'alléger, use de métaphores. Des fleurs, comme des roses de rubis. Droites comme des cierges. Il en appelle du naturel à l'artificiel pour l'exprimer. Il ne veut donner que du bien signifié et le sens se perd en route.

O. — Prends donc Victor Hugo pour savourer contraste.

H. — Bonne idée. Au hasard encore... Voyons, voyons. C'est en 1843. A Cauterets. Victor Hugo écrit à Louis B... Peu importe. Ce menteur devait se promener avec sa petite amie qu'il ne manquait pas d'emmener dans ses voyages, paraît-il. Et il raconte qu'il se lève chaque matin à quatre heures et s'en va seul dans la montagne. «Ce matin, la nuit avait été sereine. Le ciel était étoilé, mais quel ciel et quelles étoiles ! Vous savez, cette fraîcheur, cette grâce, cette transparence mélancolique et inexprimable du matin, les étoiles

claires sur le ciel blanc, une voûte de cristal semée de diamants. Et cette voûte énorme s'appuyait de toutes parts sur les énormes montagnes, noires, velues, difformes. Celles de l'orient découpaient à leur sommet sur le plus vif de l'aube leurs sapins qui ressemblaient à ces feuilles dont les pucerons ne laissent que les fibres et font une dentelle. Celles de l'occident, noires à leur base et dans presque toute leur hauteur, avaient à leur cime une clarté rose. Pas un nuage, pas une vapeur. Une vie obscure et charmante animait le flanc ténébreux des montagnes ; on y distinguait l'herbe, les fleurs, les bruyères, dans une sorte de fourmillement doux et joyeux... Il me semble, mon ami que ces choses-là sont plus que du paysage. C'est la nature entrevue à de certains moments mystérieux où tout semble rêver, j'ai presque dit penser, où l'aube, le rocher, le nuage et le buisson vivent plus visiblement qu'à d'autres heures et semblent tressaillir du sourd battement de la vie universelle. Vision étrange et qui est pour moi bien près d'être une réalité : aux instants où les yeux de l'homme sont fermés, quelque chose d'inconnu apparaît dans la création. Ne le croyez-vous pas comme moi ? Ne dirait-on pas qu'aux moments du sommeil, quand la pensée cesse dans l'homme, elle recommence dans la nature ?... » / Etablissement thermal de la Raillière.

O. — Oh ! joli, joli !

H. — Un beau morceau de bravoure. Ce brave Hugo accrochait un morceau d'anthologie, prévu pour la postérité, pour l'éternité, à un autre morceau, comme ça lui venait. Parce qu'il était doué pour ce genre, ça s'accroche bien. Je ne vois pas en quoi cette brillante description convient aux Pyrénées plutôt qu'aux Alpes, aux Andes ou à l'Himalaya ! La nature, le cosmos sont partout les mêmes. Alors le particulier tombe. Je déclare trompeuse et fuyante cette manière de mettre de côté l'homme pour plonger par l'image, ou pour s'imaginer que l'on plonge, dans la profondeur de la nature avant l'homme. C'est le mauvais romantisme, ou le mauvais côté du romantisme. Dans cette page prétendument pyrénéenne, reconnais les thèmes : le sommeil et l'éveil, la profondeur et le dévoilement, la révélation subite du Tout, la communication panique, la Liberté obscure dans son déploiement, les vertus de la nuit et de la clarté. J'en saute. Cela dit, quel contraste avec la prose de M. Taine, cet honnête bourgeois. Chez Hugo, tout vibre. Tout est connotation, figure de rhétorique. Victor Hugo use avec grandeur de la métaphore. Il saute de la partie au tout avec hardiesse, et du relatif à l'absolu, et de l'élément à l'ensemble. Sans se gêner. Le poète veut atteindre ce qui se cache par essence : la profondeur, la nature. Et ce n'est que de la rhétorique. Grandiose, grandiloquente. Un peu bête quelquefois. Quelqu'un, je ne sais plus qui, l'a dit, en soulevant l'indignation des hugolâtres, et ce n'est pas complètement faux.

O. — Si je te comprends bien, dans ces pages, le signifiant, c'est la montagne en général. Et le signifié, c'est la grande âme du poète qui s'identifie avec l'Ame du Monde.

H. — C'est à peu près cela.

O. — Il ne s'agit guère des Pyrénées, encore moins des gens qui les habitent.

H. — Exactement. Quant à moi, la nature sans l'homme ne m'intéresse pas. Même si elle me plaît ou me distrait. Même dans les lieux que l'on déclare beaux, splendides, superbes. Les paysages, les horizons, les couchers et les levers de soleil ? Bon pour les touristes. Qu'est-ce que ça veut dire : beau ? Le mot a perdu en route ses significations. Seule une œuvre a de la beauté, disait à peu près le vieux Kant. La nature ? Elle peut être sublime, sauvage, inquiétante, pour autant qu'elle appelle ou rappelle l'homme, qu'elle le menace ou l'accueille. Il est vrai que l'homme social, l'homme de la grande ville et de l'industrie, l'homme moderne, ce n'est peut-être pas dans les montagnes des Pyrénées qu'il convient de le chercher. Et encore ! à Lacq-Mourenx, n'est-il pas là, cet homme moderne, avec tous ses problèmes ? De toute façon, l'homme sans la nature n'est pas plus intéressant que la nature sans l'homme. Ce qui compte, n'est-ce pas un certain rapport entre eux ? Un rapport actif ! Pas question donc de je ne sais quel dialogue, fictif plus encore qu'imaginaire, entre l'homme (qui ? toi ? moi ? l'épicier ? le métayer ? le bûcheron ?) et la gloire des cimes, les gouffres, les torrents et les cieux !

O. — Ce serait amusant, un recueil de dialogues entre le philosophe et ce que tu dis, les cimes, les gouffres, etc.

H. — Pour désigner ce que je veux dire, j'emploie volontiers, au lieu du mot *poésie*, compromettant et imprécis, le mot *poiësis*.

O. — Du grec !

H. — Je ne suis pas seul à employer du grec. La praxis ne vient pas de moi, si tu permets. Ni la poiësis. Nos amis emploient ces mots, Chatelet, Axelos. Et d'autres: Heidegger, Huizinga.

O. — Explique.

H. — L'homme domine la nature.

O. — On sait.

H. — Pour la maîtriser, pour la dominer, il en sort. Les instruments, les mots et les signes, les concepts et les idées, et même les images et les symboles dont nous nous servons, ce ne sont plus des faits naturels. Nos besoins et désirs non plus. Et cependant, si nous nous écartons de la nature, nous ne pouvons nous en séparer. Eloignés d'elle, nous revenons vers elle. C'est le déracinement et l'enracinement, si tu veux. Le chemin est sinueux, voire tortueux. Il arrive qu'une époque, en s'éloignant un peu plus de la nature, la retrouve imprévisiblement au détour de son chemin.

O. — Un dessin, s'il te plaît !

H. — Un exemple ! Le XVIIIe siècle français s'engage dans l'artifice et le factice : le luxe, l'individualisme, l'érotisme, le diable sait quoi. Jean-Jacques lui dira ses quatre vérités. En même temps, ce siècle redécouvre la nature. Je ne parle pas des bergeries et de Trianon, même pas des promenades à la Rousseau. Ce siècle, je veux dire ses représentants, redécouvre le corps, la physiologie, la jouissance, le désir. Après le jansénisme et l'étatisme de cour sous Louis XIV. L'homme d'une société historique et prométhéenne met une

distance entre lui et la nature qu'il s'approprie, hors de lui et en lui. Il y a la distance réelle et la distance apparente. Le mot *poièsis* désigne la manière dont les hommes prennent la nature, se saisissent d'elle, se proclament et se font vis-à-vis d'elle, en se servant d'elle. La nature existe, mais pour l'homme, formée en étant transformée.

O. — Et nos moutons?

H. — J'y reviens. Je crois avoir pu quelquefois saisir ici, dans ce pays, ce rapport dont je ne dirai pas qu'il est évident, ni qu'il est mystérieux, mais qu'il est constitutif et d'ailleurs changeant. Il faut le découvrir. Le visible renvoie à l'invisible et l'évidence au caché. Ce que ne savent pas les gens trop positifs. Mais l'invisible et ce qui se cache ne se dérobent pas à la manière de la nature romantique ou de l'Être des philosophes. Ils ne restent pas en arrière du décor, comme des traîtres de théâtre, comme des personnages malicieux. Ils passent dans le visible et dans l'évident: ils s'y révèlent plus ou moins. Le monde et l'homme, dans leurs rapports, se déchiffrent l'un par l'autre. La nature comme on dit, mène l'homme par la main jusqu'au point où elle l'abandonne, jusqu'à l'instant où il croit se découvrir. Là-bas, l'homme émerge; ici, il est né; là, il est en proie à lui-même, à ses œuvres, à ses idées. à ses fantasmes. Ici encore, il cherche à se réconcilier avec soi, avec sa propre nature, c'est-à-dire avec la nature en lui. Et il se perd peut-être totalement. L'homme ? Celui dont je parle, c'est un berger ou un chasseur, un nomade ou un sédentaire, un paysan ou un bûcheron, un artisan ou un commerçant. Parfois un ouvrier ou un bourgeois. Il vit dans une famille, dans un village ou un bourg. Il a une terre, une maison; ou bien il court les bois et les chemins. Je crois connaître ces étranges distances qui éloignent les hommes de soi, des autres et des choses. *Poièsis* ? C'est la manière pour les hommes de se former en donnant forme à ce qui les environne. Ce qui n'exclut en rien l'examen des conflits entre les fragments de la société, au contraire. Si je n'atteins pas sous le vocable *poièsis* toute la praxis. j'en discerne une part. Je voudrais parler poiétiquement de mon pays.

O. — Philosophe, va. Malgré toi, même quand tu critiques la philosophie. Surtout quand tu la critiques. Je t'ai demandé un dessin. Je retire ma demande. Je voudrais quand même... une image, un repère.

H. — Tu voudrais des photos de villages, de paysans, de paysages?

O. — Avec exégèse et commentaires.

H. — Il y a mieux. Pense à Gaudi, l'architecte.

O. — Le fou de Barcelone ? Le fou génial ?

H. — Je n'aime pas tellement ça. Et cependant sa façade vide de la *Sagrada Familia* m'obsède. Regarde ces photos. La matière techniquement nouvelle, le béton, a quitté l'aspect ingrat, inhumain et contre nature que lui ont infligé ou gardé les autres architectes. Elle imite la lave, le rocher. Pas une ligne droite. Comme dans la nature. Les formes qu'il utilise, l'artiste, plutôt sculpteur qu'architecte, les a prises directement dans la nature : des palmiers, des tortues, des plantes, des rocs. Il les a arrachées à la nature.

Croyait-il leur conserver le caractère naturel et les amasser comme un tas d'objets ? Certainement pas. Elles rejoignent ce que tu constates avec tes sens, ici ou là. Mais l'artiste les subordonne à un plan, à une idée. Il résume le cosmos. Qui compose ce raccourci du monde ? L'homme. Il l'offre. A qui ? Au principe transcendant du Dieu chrétien. Au créateur. Au Père. Il offre quoi ? L'effet sensible de la puissance, celle qui s'exerce aussi sur la terre comme au ciel, parmi les hommes. La sainte Famille. Et c'est une église expiatoire. De quel crime ? Celui d'être ? Celui d'être soi, individu ? Celui de ces larves, de ces monstres ? Je cherche le sens du symbole.

O. — N'oublie pas que l'esthétique de Gaudi correspond à celle d'une époque. Elle porte sa date : 1900. Le modem-style, les volutes. Le féminin. La pseudo-nature.

H. — Certainement. Mais ce symbolisme correspond aussi à quelque chose, il me semble, dans cette région. Barcelone, la Catalogne, c'est encore les Pyrénées. L'esthétique dont tu parles, ou l'idéologie, ou l'idéologie devenue esthétique, a trouvé sa formulation pleine et une espèce d'épanouissement dans l'œuvre de Gaudi. Cette œuvre, contestable, laide (mais qu'est ce que le beau ?) nous saisit encore. Ce symbolisme nous parle encore.

O. — Et tu veux partir d'une recherche des symboles, d'une analyse sémantique...

H. — Sémiologique, je dirais plutôt.

O. — Qu'importe le terme technique. Ton idée ne me déplaît pas. Seulement penses-tu que les lecteurs t'accompagneront ? Demande-toi, avant de commencer ton livre, ce qu'ils attendent. Je crois qu'ils attendent de toi que tu exposes ce que tu sais du Pays basque, du Béarn, du Roussillon, du Pays de Foix.

H.— Homme de publicité, Olivier, tu sous-estimes le lecteur. Crois-tu que j'aie l'intention de jouer le penseur qui s'assied sur la montagne au soleil levant, contemple à ses pieds le village dans l'aurore, déchiffre le paysage, décrypte l'obscur message des lieux et des temps et finit par discourir sur la nature humaine ? Non, non ! Je n'écris pas pour tels ou tels lecteurs réels, ou supposés réels, mais pour un lecteur virtuel. Si je parle de l'homme, ce sera en allant du particulier au général, en parlant du Basque, du Béarnais, du Catalan, en pensant à leur histoire sans abuser de l'anecdote, en pensant à leurs différences sans campanilisme, comme disent les Italiens, sans patriotisme de clocher.

O. — Tu risques de t'égarer, d'un côté dans les généralités, de l'autre dans les particularités.

H. — La difficulté vient d'ailleurs. Si nous arrivons à suivre la montée de l'être humain, si nous voyons naître les différences, si nous ne voulons pas bavarder philosophiquement sur cette naissance, nous passons à l'histoire. A l'histoire générale, à l'histoire totale.

O. — Pour ce qui est de la participation à l'histoire générale, les Pyrénées manquent d'allure. Les Alpes seraient plus riches.

H. — Pas certain. Il y a les Cathares.

O. — Les Cathares ? Détermine plutôt un thème central, clair, riche, neuf. Pas trop historique. Rien de trop subjectif. Pas de folklore, c'est fatigué.

H. — Je réfléchis... Je pourrais parler d'une vision de l'espace. Les Pyrénées séparent et relie la France et l'Espagne.

O. — Bravo ! ça c'est neuf. Et inattendu. Avec deux mots, tu changes en grande vérité ce que chacun sait. Si tu écris : «Les Pyrénées séparent la France et l'Espagne», ça ne frappe pas. Si tu declares : «Les Pyrénées relie la France et l'Espagne», ça fait un peu bête. Mais « séparent et relie », ô dialectique, mère des dieux et des hommes, de l'ordre et du désordre...

H. — Il y a des trivialisations fondamentales qui servent de repères, d'axes, de bases. A l'échelle planétaire, les Pyrénées, qu'est-ce que c'est ? Presque rien. La France, l'Espagne, c'est quelque chose. Entre elles : les Pyrénées. Entre la Méditerranée et l'Atlantique, qu'est-ce qu'il y a ? Les Pyrénées. Si tu vas du nord vers le sud, le moment émouvant, c'est celui où tu découvres l'horizon espagnol, la lumière, l'aridité, la dureté de l'Espagne. Après la fraîcheur et la douceur un peu molle du versant français. Si tu vas d'est en ouest, l'instant émouvant, c'est celui où tu sens le premier souffle de l'Atlantique, où tu notes le changement de la lumière, des plantes. Tu quittes l'odeur du thym pour celle des bruyères. Ces transitions subtiles nous gratifient de plaisirs subtils. Je les préfère aux grossiers contentements que donnent les structures nettes et claires quand on les connaît ou qu'on les reconnaît.

O. — Et voilà. De la géographie.

H. — Point. La transition concerne les gens. Si je te disais qu'en allant de la Catalogne aux Pays basques, tu vas de la sardane au fandango, ce serait du pittoresque, du folklore. Il y a mieux. Tu passes d'une civilisation urbaine depuis vingt-cinq siècles à une civilisation agro-pastorale qui se prolonge. Tu vas d'un pays où les gens vivent dans la rue vers un autre où la maison est sacrée. Tu quittes une contrée pleine d'illustres abbayes et d'églises fameuses pour une autre où les grottes, les sources et les sommets furent de tous temps consacrés à des entités divines. L'espace change comme les hommes, et le temps aussi.

O. — Et si tu prenais comme thème central une comparaison méthodique entre les Alpes et les Pyrénées ?

H. — C'est encore plus usé que les Cathares. Aucune conversation entre amateurs de montagnes et dégustateurs de paysages qui ne suscite quelque dissertation, quelque parallèle classique entre les beautés naturelles du massif alpin et celles de la chaîne pyrénéenne!

O. — Il te faudrait élever les Pyrénées au standing international. Parfaitement. Elles n'ont pas la classe. On ne les prend pas au sérieux. Elles manquent de poids, de gravité. Qu'après un quelconque petit traité politique je ne sais quel homme d'Etat, roi ou ministre, ait pu déclarer: «Il n'y a plus de Pyrénées », et que les gens n'aient pas ri, que cela ait fait un mot historique, pire qu'un mot d'esprit, c'est un symptôme. Personne n'a jamais

pensé à s'exclamer : «Il n'y a plus d'Alpes !» Combien d'endroits dans ton coin ont le standing de Zermatt, de Davos, de Chamonix, de tant d'autres lieux alpins ? Tu as Lourdes, peut-être Biarritz et c'est tout. Tes Pyrénées, on les contourne. Ou bien on tombe dans un cul-de-sac, dans un piège, au fond d'une vallée souricière. Elles n'existent que pour les aviateurs, tes Pyrénées.

H. — Tu provoques, Olivier. Tu te places d'un point de vue mondain que tu crois mondial. Qui refusera aux Alpes la majesté, l'ampleur ? Les Pyrénées ont du caractère. Elles ont le caractère. Parmi ceux qui les ont parcourues, personne n'oublie la rude tendresse des plateaux suspendus à quinze cents ou deux mille mètres, que dominent les tours effondrées des pics. Personne n'oublie le roux des bruyères et fougères en octobre sous le vert doré du ciel! Ah ! l'odeur des bois humides, des champignons, des moisissures sauvages. Montagnes à vaches ? Si l'on veut. Mais des herbages immortellement frais, doux au regard et sous les pas. Une seule grandeur : l'horizon, l'ouverture. La grosse montagne a l'air bête. Les Alpes sont civilisées, polies, percées de toutes parts, mesurées, pleines de chambres d'hôtel et de chalets. Ici, l'homme est la démesure, non les choses.

O. — La dialectique. L'homme mesure et il est mesuré. Il aime et repousse la démesure... Et la nature ? Tu discours souvent sur la nature, philosophe. Qu'est-ce que la nature ?

H. — Un regret et un remords. Une nostalgie. Un espoir. Une interrogation. Une grande interrogation.

O. — Une de plus.

H. — J'ai dit: une grande interrogation, mais aussi quelques certitudes. Le visuel, l'auditif, plus encore l'audio-visuel comme on dit, se laissent dénombrer, chiffrer, mettre en forme mathématique. La perception se mesure en bits d'information. Et c'est pourquoi beaucoup de gens pensent que la nature, le monde extérieur, la matière, se définissent comme un message que la science analytique déchiffre. On code et décode le message. Mais les saveurs ne se laissent pas mesurer, les odeurs et les parfums encore moins. Pas d'unités signifiantes. Pas de message. Sinon le plaisir. Dans un trouble délicieux, dans une transition subtile, se rencontrent l'autre et moi, l'objet lui-même et mes sens. C'est le lieu des choses. L'irréductible.

O. — Quand on te demande: « Qu'est-ce que les Pyrénées ? », tu réponds: « C'est la nature. » Quand on te demande: « Qu'est-ce que la nature ? », tu réponds: « C'est les Pyrénées ». La logique a vaincu la dialectique.

H. — C'est un peu cela, Olivier. Un peu. C'est la ruse de la raison. La dialectique perd toutes les batailles, sauf la dernière.

O. — Il n'y a pas de dernière bataille. Dialectiquement. Allons dîner, philosophe du diable.